

# Villes Vivantes

Contributions au thème European E16  
European France

E U R O P A N  
FR

# Sommaire

<b>Présentation</b>	<b>03</b>
<b>Définition européenne du thème</b>	<b>05</b>
<b>Contributions au thème</b>	
<b>Extrait du livre Biodiversité urbaine pour une ville vivante</b> Alain Maugard, Emeline Bailly et Dorothee Marchand	<b>09</b>
<b>Pour un projet urbain qui fait système écologique</b> Philippe Clergeau	<b>13</b>
<b>Les villes en deux temps trois mouvements</b> Raphaël Besson	<b>16</b>
<b>Un thème, des villes et des idées :</b> <b>Le vivant dans tous ses états, villes vivantes en projet</b> Emmanuel Redoutey	<b>23</b>
<b>Être vivant...qu'est-ce que c'est ?</b> Sonia Lavadinho	<b>25</b>
<b>Au-delà du naturalisme urbain : détour par les clairières de Détroit</b> David Malaud	<b>31</b>
<b>Le tiers foncier, une ressource pour la régénération des centres anciens</b> Marrion Serre et Gabriele Salvia	<b>35</b>

## Présentation

Chaque session du concours Europan développe un thème de réflexion. Après deux sessions consacrées aux VILLES PRODUCTIVES, le thème des VILLES VIVANTES émerge comme une suite logique. Le conseil scientifique d'Europan Europe élabore ce thème sur la base d'une observation transversale des résultats dans les différents pays participants. Le thème européen commun est le point de départ de la réflexion proposée dans cette plaquette. Ce texte de position repris au début de cette plaquette ouvre de nombreuses pistes qu'il fallait explorer pour en montrer les enjeux, illustrer les problèmes à surmonter, préciser les arguments clés. Plusieurs contributions étayaient ainsi ce thème pour lui donner consistance :

Dans un extrait de leur livre, Alain Maugard, président d'Europan France, avec Emeline Bailly, chercheuse en urbanisme et Dorothée Marchand, chercheuse en psychologie environnementale, introduisent l'idée d'une biodiversité spécifiquement urbaine et montrent comment la question du bien-être des citoyens s'entremêle avec les impacts écologiques de la ville. L'écologue Philippe Clergeau développe la question de la biodiversité en tant que système de relations dont la richesse favorise la résistance des écosystèmes. Raphaël Besson, chercheur et expert pour la dernière session d'Europan, dresse le portrait d'une nouvelle figure du vivant pour la fabrique urbaine et fait état des relations symbiotiques potentielles à développer avec la nature et des ré-articulations à opérer entre des activités humaines aujourd'hui séparées. Emmanuel Redoutey, urbaniste et expert accompagnant les suites Europan, indique le rôle des acteurs des villes et des territoires nécessaire à la traduction contextuelle des enjeux des milieux vivants. Il souligne aussi les habitudes opérationnelles de projet que ce changement de paradigme questionne. L'anthropologue urbaine, Sonia Lavadinho, propose cinq messages définissant une vitalité urbaine temporelle, qui s'incarne dans des durées multiples et parallèles, avec ses ralentissements, ses accélérations, ses fréquentations et ses rebondissements. David Malaud, architecte et chercheur, déploie de son côté la dimension sociale de ce thème, illustrant l'idée d'une vitalité inclusive avec l'exemple de la ville de Detroit. Dans cet exemple ce sont les initiatives des habitants et l'auto-organisation des communautés qui amorcent un renouveau urbain où les phénomènes socio-économiques ne sont pas déconnectés des espaces naturels. Enfin, Marion Serre et Gabriele Salvia, architectes et chercheurs, s'appuient sur leur expérience POPSU à Briançon pour témoigner des opportunités des situations d'entre-deux tel que le tiers foncier, pour constituer des leviers d'action pour la régénération de centres anciens en déclin.

Cette publication collective vise ainsi à poser les grandes lignes d'un thème qui sont ensuite à situer et enrichir contextuellement avec les sites proposés au concours Europan 16 puis les prises de position des équipes de conception candidates.

Europan France

Villes  
Vivantes

# Villes

---

# Vivantes

Des projets-processus créatifs pour régénérer les milieux habités

---

## LE THÈME EUROPÉEN

Dans les conditions de l'Anthropocène, une nouvelle période bio-géologique où les activités humaines à l'échelle planétaire exercent un impact destructeur sur la vie sur terre, comment faire face au changement climatique et aux inégalités ? Comment imaginer d'autres possibilités pour habiter la planète Terre ?

Le thème de la session Europan 16 se concentre sur les villes vivantes en tant que paradigme dans lequel peuvent être envisagés de nouvelles synergies entre les dimensions environnementale, biologique, sociale, économique, culturelle et politique.

Ce paradigme amène à penser l'espace en termes de coévolution et d'interactions, à travailler des dynamiques de projets régénérateurs, en alliant vitalités métaboliques et inclusives.

## VITALITÉS MÉTABOLIQUES

Les vitalités métaboliques vont au-delà du couple nature-culture, permettant ainsi au projets Europan (entrelaçant architecture, urbanisme, paysage) d'identifier et de négocier avec un ensemble de transformations prenant en compte les éléments naturels, comme l'eau, les flux de matières, l'énergie... intervenant dans les cycles de vie. Ces mises en relation génèrent des milieux habités.

Ces milieux sont des écosystèmes complexes générant des flux (entrées et sorties) et en évolution. La mise en place de tels processus cycliques amène les opérations de conception à minimiser l'empreinte environnementale et la consommation de ressources non renouvelables, et à promouvoir de nouvelles formes de pratiques d'habiter.

Les vitalités métaboliques engagent des processus de conception à différentes échelles. La compétence du recyclage, l'amélioration des matières organiques ou énergétiques, l'adaptation au changement climatique, l'intégration de la nature et de la biodiversité, sont autant de dimensions que les sites d'Europan 16 devraient déclencher pour pouvoir être transformables en écosystèmes, entre nature et culture. Les projets, pour être primés, devraient traduire, dans leurs propositions, cette dynamique métabolique.

## VITALITÉS INCLUSIVES

Les milieux urbains sont confrontés à des inégalités croissantes et à des conflits produits par l'invisibilité, par l'exclusion et la marginalisation, l'inaccessibilité au logement, au travail, à l'éducation et aux services publics. Pour lutter contre ces ruptures sociales, les milieux habités doivent devenir des lieux d'application de nouvelles politiques et pratiques inclusives.

Les vitalités inclusives mettent au premier plan les modes de faire qui peuvent permettre d'établir une justice territoriale articulant le social avec l'écologique. Les questions d'accessibilité aux infrastructures publiques et à l'habitat devraient occuper une place prépondérante, favorisant la convivialité. Prendre soin des milieux vivants pourrait promouvoir l'inclusion en transformant les espaces ségrégués en lieux d'échange, de co-apprentissage et de biodiversité. Cela pourrait permettre de nouvelles narrations inclusives des milieux habités à travers les différentes échelles et l'intergénérationnel, mobilisant des formes de démocratie collaboratives. Dans le choix des sites, dans les cadres programmatiques qui accompagnent leur évolution et dans les propositions des concurrents, Europan 16 mettra l'accent sur cette prise en considération de la dimension inclusive des milieux habités.

## CONCLUSION

Pour faire face aux urgences sociétales et environnementales, sont en jeu de nouvelles dynamiques de projet créatives et responsables, à même de renouer avec les rythmes et cycles de la nature vivante associant vitalités métaboliques et inclusives.

Les sites d'Europan 16, dans leurs objectifs de transformation, devront donc prendre en compte ces deux dimensions. Comment le projet peut-il mettre en espace ressources, biens communs, recyclages, hybridations, mises en partage et temporalités, tout en les ménageant ?

Telle est la question posée pour Europan 16.

**CONTRIBUTIONS**

# À la conquête de la ville vivante

Alain Maugard, Emeline Bailly et Dorothée Marchand

« Nous voici à la croisée des chemins. Chaque jour plus nombreux à vivre en ville, les hommes se trouvent aujourd'hui confrontés à une double problématique environnementale majeure : celle du dérèglement climatique et celle de la disparition accélérée des espèces.

Pointée du doigt pour sa lourde responsabilité, la ville ne pourrait-elle pas atténuer la tendance et devenir source de régénérescence de la biodiversité et de la vie urbaine ? Dans cet ouvrage, nous défendons la thèse selon laquelle le changement de paradigme qui s'impose repose sur notre rapport profond à la nature. Le besoin de Nature des citoyens est tel que nous pourrions nous appuyer sur ce puissant désir pour imaginer une ville plus verte, plus écologique, plus diverse. Une ville plus vivante !

## Des efforts encore insuffisants

C'est un fait indiscutable : la ville a longtemps abîmé la nature, altéré la biodiversité, contribuant même à mettre en péril notre planète entière. Malgré les efforts consentis, transport et bâtiment restent les deux principales sources des émissions de gaz à effet de serre qui contribuent au dérèglement climatique. L'urbanisation des dernières décennies s'est, quand à elle, souvent traduite par l'inéluctable grignotage des terres agricoles et par l'imperméabilisation des sols qui ont aujourd'hui de lourdes conséquences.

La prise de conscience est salutaire bien que tardive. D'importants efforts sont engagés pour réduire l'impact négatif de la ville. Mais l'urgence est telle qu'il faudrait aller bien plus loin.

## Désir de nature

Confronté à un environnement toujours plus pollué, à une urbanisation qui se densifie, les citoyens ont soif de nature. Ils veulent respirer sentir et ressentir, s'évader, pouvoir se ressourcer. Certains ont compris, d'autres pressentent que le contact avec les éléments naturels favorise leur bonne santé et leur bien-être dans la ville. Ce désir de Nature, nous l'avons tous les trois souvent décelé au cours de nos travaux respectifs consacrés au cadre de vie. Il s'exprime de bien des façons : ici ce sont les habitants qui prennent spontanément l'initiative de "désasphalter" la rue pour la végétaliser ; ailleurs, c'est un projet novateur qui met en lumière ce besoin de réconciliation avec la nature ...

Comme nous allons évoquer dans la première partie de cet ouvrage, ce désir de Nature est bien plus profond qu'il n'y paraît. L'analyse des relations ville nature nous aide à percevoir et à comprendre ces pulsions individuelles et collectives qui s'entremêlent. Elle nous montre aussi à quel point cette quête de Nature est fondamentale, essentielle, métaphysique. Parce que c'est bien de la destinée humaine sur la terre dont il est ici question ! De notre relation avec le cosmos !

## La ville source de biodiversité

Partageant ce constat, nous explorons dans la seconde partie du livre une thèse originale : en s'appuyant sur ce fort désir de Nature des citoyens, la ville n'a-t-elle pas aujourd'hui les atouts en main pour défendre la biodiversité ? Celle-ci étant ici entendue sous l'angle élargi de la diversité du vivant, des espèces végétales et animales, mais aussi de la vitalité sociale et urbaine. Au cours de ces échanges à trois voix, nous évoquons la nécessité d'une nouvelle alliance ville-Nature, d'une ville vivante en osmose avec la Nature. Une ville susceptible de générer une

biodiversité urbaine qui lui est propre. Capable aussi, par son rayonnement, d'enrichir cette biodiversité au-delà même de ses murs. Une ville vivante qui s'anime, se régénère et se transforme.

De plus en plus d'aménagement, de projets urbains innovants, prennent en considération ce besoin de Nature. Les écoquartiers, qui se multiplient, exploitent au mieux les services écosystémiques, les solutions qu'apporte la Nature pour lutter contre les îlots de chaleur, pour capter le CO2 et nous aider à mieux respirer, pour prévenir les inondations et fournir des espaces d'apaisement et de ressourcement.

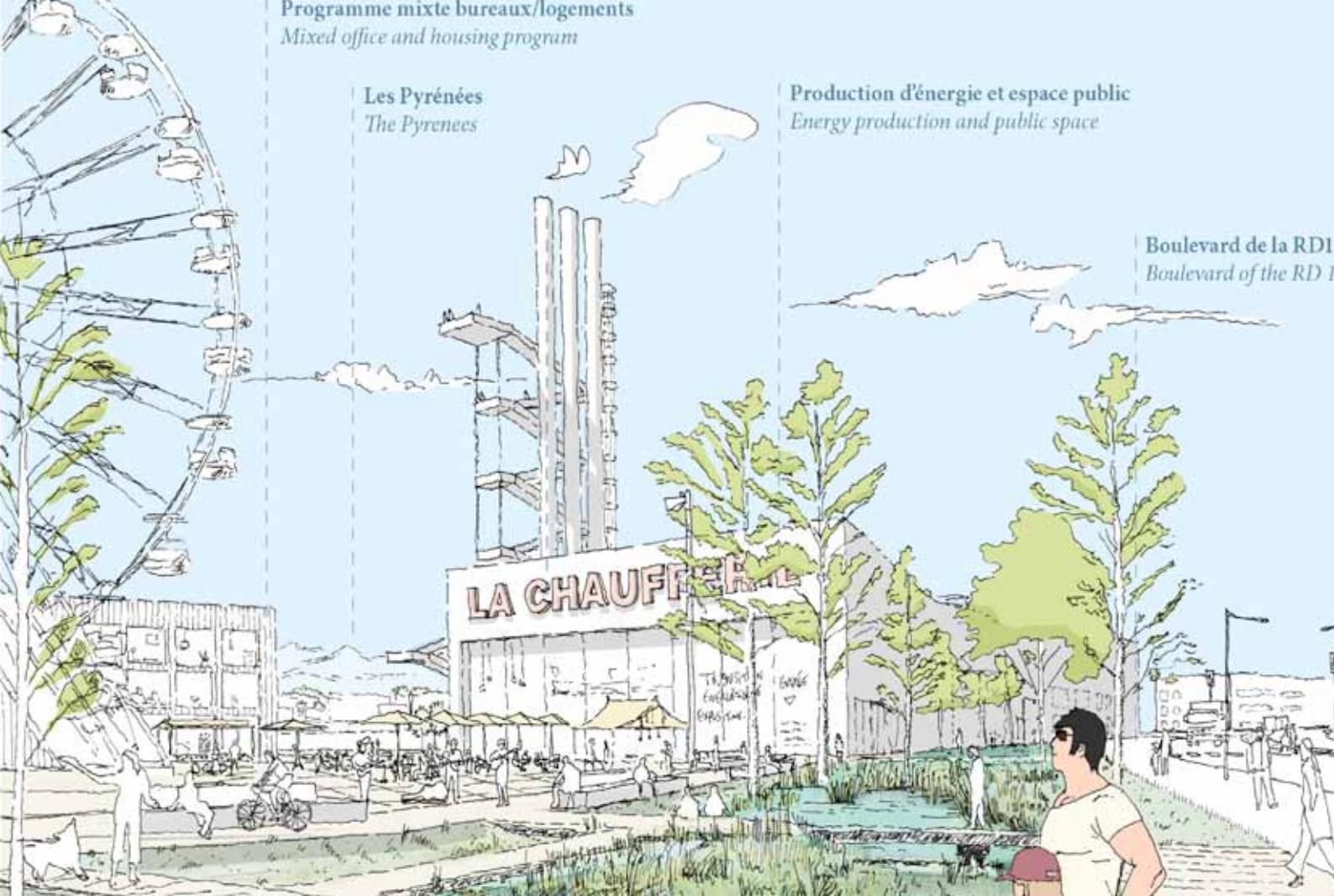
Le Progrès est appréciable. Mais l'idée même d'une ville vivante dépasse cette vision qui a tendance à instrumentaliser la Nature, à l'artificialiser, sans réellement prendre en compte le facteur humain, ni le rapport essentiel que nous entretenons avec la Nature.

Cette relation est d'une richesse insodable. Elle est intuitive, charnelle mais aussi philosophique. Elle renvoie tout simplement à notre condition d'être sur la terre.

## Changements de paradigme

Un tel changement de paradigme invite tous les acteurs de la ville à une profonde remise en question. Aux élus, aménageurs, promoteurs, urbanistes, architectes, paysagistes, et écologues, psychologues, sociologues... de poursuivre sur cette voie pour rendre nos villes vivantes.»

Alain Maugard, Emeline Bailly, Dorothée Marchand  
Extrait du livre Biodiversité urbaine pour une ville vivante. p.17-20 Edition PC-2019



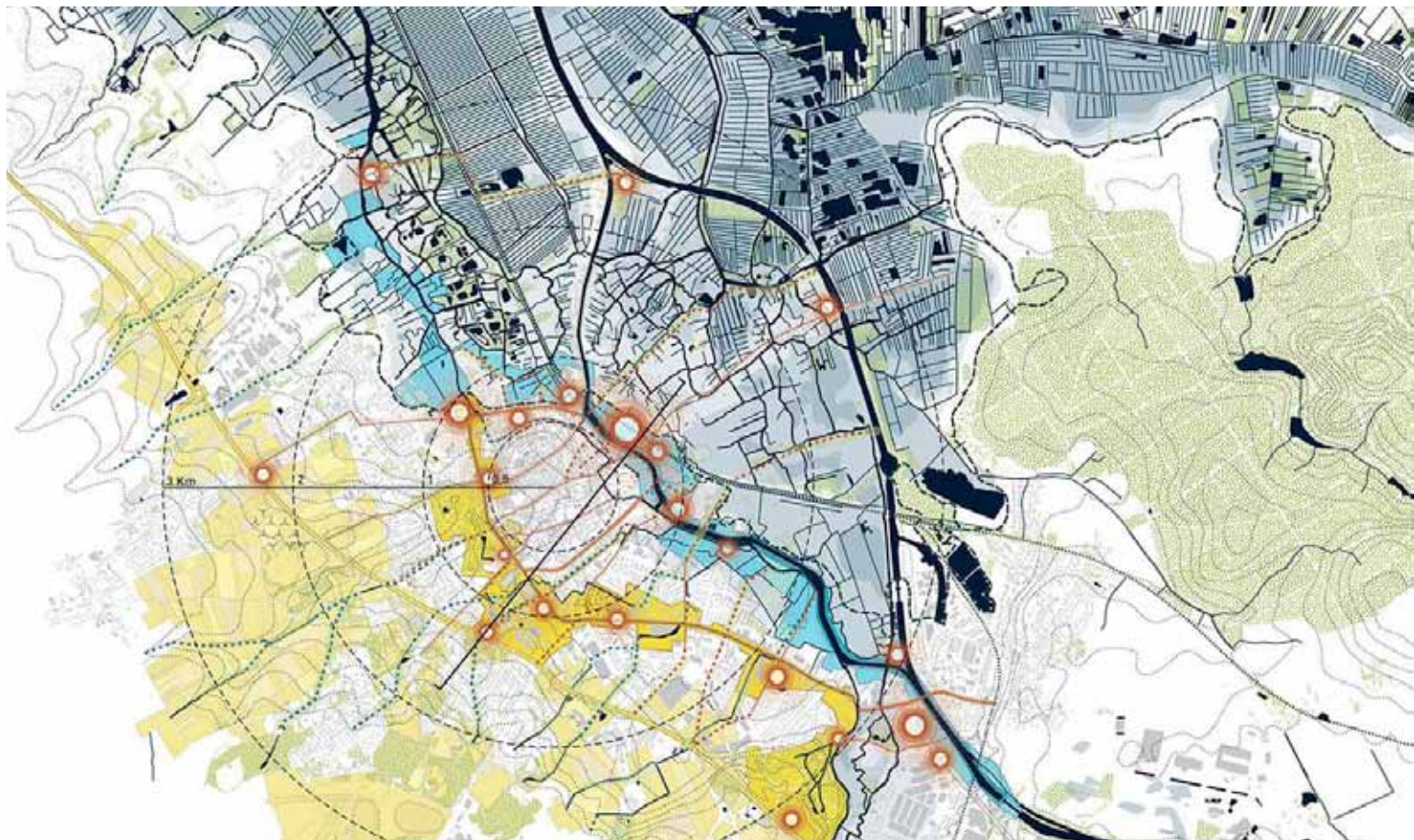
Programme mixte bureaux/logements  
Mixed office and housing program

Les Pyrénées  
The Pyrenees

Production d'énergie et espace public  
Energy production and public space

Boulevard de la RD1  
Boulevard of the RD1

Re-source - Projet Mentionné à Toulouse ( J. Romane, A. Amiot, G. Clamour, T. Maeder, E. Triacca ) European 14



Hydro-productive parks - Projet Lauréat à St-Omer ( I.Chervet ) European 15



# Pour un projet urbain qui fait système écologique

Philippe Clergeau

La disparition accélérée des espèces, la nécessaire transition écologique et énergétique, la recherche de bien-être et de santé sont autant de préoccupations majeures de notre société actuelle qui interpellent notre relation à la Nature, et, ce, même en ville. La Nature dans son caractère complexe et sauvage est un des éléments positifs de fonctionnement d'un territoire, quel qu'il soit, et de l'Homme, où qu'il se trouve. Intégrer cette réflexion dans le processus d'aménagement, c'est notamment regarder le projet urbain différemment, non plus en le centrant sur l'Homme et ses interrelations avec ses semblables et le bâti mais en le centrant sur des relations multifonctionnelles plus diverses. Le non-bâti prend alors une signification aussi importante que le bâti et placerait d'emblée l'écologie des espaces au même niveau que l'architecture. En développant une Nature dans la ville, nous sommes déjà en train de changer le paradigme de ce qu'est une ville.

## Les enjeux de vrais écosystèmes urbains

Un enjeu fort de cette nature en ville se traduit par la notion de services écosystémiques, ou services écologiques, qui définit les fonctions d'un écosystème utiles à l'espèce humaine, ou en d'autres termes dont l'Homme tire avantage. Trois grandes fonctions sont reconnues : l'approvisionnement (fourniture en eau, jardins qui produisent des fruits et légumes...), les services culturels (récréations, santé, sociabilité...) et les régulations environnementales (régulation hydrique, limitation pollution atmosphérique et îlots de chaleur urbain...). On se rend compte que le bien-être de nos sociétés est directement dépendant du fonctionnement naturel.

Un autre enjeu est la biodiversité elle-même, autant à travers la conservation des espèces qui la constitue qu'à travers le fonctionnement des écosystèmes qu'elle supporte. La biodiversité c'est la diversité en gènes, en espèces ou en écosystèmes et les relations entre les espèces entre elles et avec leur biotope. Il s'agit donc de parler non seulement de richesse notamment en espèces mais aussi de fonctionnement. Les villes, du fait même qu'elles occupent de plus en plus d'espaces, ont maintenant un rôle quasi obligatoire à jouer dans la conservation de la biodiversité, au même titre que la foresterie ou l'agriculture qui doivent intégrer des actions de préservation des espaces et des espèces. Donc même hors justification de services écologiques, les grandes municipalités devraient s'impliquer systématiquement dans une conservation et une restauration de leur patrimoine naturel pour tout projet de construction ou de requalification.

Prendre pleinement en compte une biodiversité urbaine, c'est se poser des questions aussi bien à l'échelle du parc, du jardin, des espaces de mobilité qu'au niveau du quartier ou de la ville. L'enjeu de passer d'un objectif de nature en ville à celui d'installation d'une biodiversité, c'est aussi impliquer une notion de durabilité et de résilience. Les grandes pelouses, les alignements de platanes ou les toitures de sedum sont de type monoculture, donc fragiles à tout accident climatique ou sanitaire. Ils nécessitent, comme en agriculture, des gestions et des soins réguliers. Une diversité d'espèces est bien plus résistante et donne une forme de stabilité au système, au paysage. Une ou des espèces peuvent disparaître sans que toute la plantation soit détruite. Reconstituer un habitat riche, c'est donc à la fois lui garantir une durabilité, mais aussi lui donner un rôle dans une trame verte urbaine qui doit permettre la dispersion des espèces au sein des milieux urbanisés. C'est enfin offrir aux citoyens des cadres de vie autrement plus agréables que les projets minéraux actuels.

## De l'ingénierie écologique à l'urbanisme

Réduire de manière consistante l'empreinte écologique globale, d'une part, et prendre en considération le désir des citoyens de verdir la ville, d'autre part, devraient favoriser l'émergence d'un nouveau paradigme repensant en profondeur les modes de construction et de transformation des espaces, d'autant plus que la disparition des voitures individuelles va progressivement laisser de l'espace public vacant.

Les différentes échelles des fonctionnements d'une biodiversité urbaine (local, quartier, global) se conjuguent bien évidemment pour végétaliser en cohérence la ville. Il s'agit de prendre en compte l'espace non-bâti dans toute sa diversité pour en faire un élément structurant de la morphologie urbaine et du mieux vivre en ville. Les espaces verts et les bâtiments, objets du paysagiste et de l'architecte, sont au cœur d'une ingénierie écologique locale mais leur intégration dans un maillage à l'échelle de la ville devrait être tout aussi fondamentale.

Parallèlement, il y a une vraie réflexion à mener sur la densification urbaine qui offre deux visages contradictoires. D'un côté, la ville soutenable a été définie, notamment par l'Europe, comme une ville dense dans laquelle on limite l'extension des réseaux de toutes sortes. D'un autre côté, de nombreux travaux de recherche menés au cours des cinquante dernières années ont montré que la ville très dense n'est pas supportable pour nos cultures occidentales, et que les formes d'urbanisme très tassées sont génératrices de conflits sociaux. Il y a donc un entre-deux à trouver et qui concerne directement la place dévolue à la Nature. Cela incite à imaginer de nouvelles formes d'espaces non bâtis, débouchant sur de nouvelles pratiques et de nouvelles solidarités. Les trames vertes permettent par exemple ce rapprochement du citoyen avec la Nature sans obérer toute démarche de densification.

Phillipe Clergeau,  
Professeur du Muséum National d'Histoire Naturelle,  
Président du Conseil Scientifique de Plante&Cité



L'escargot, la méduse et le bégonia - Rochefort-Océan - Projet Lauréat ( L.Goumain, C.Loukkal et B.Barnoud ) European 15



Cultivating the city - Projet Lauréat à Amiens (M.Holdrinet, A.Ledu et E.Robin) European 14



# Les villes vivantes en deux temps trois mouvements<sup>1</sup>

Raphaël Besson

**Avec le lancement de la 16<sup>ème</sup> session d'EUROPAN consacrée aux villes vivantes, s'ouvre une période féconde pour transformer radicalement les relations que les villes entretiennent avec le vivant. Il s'agit de passer d'une logique d'imitation, voire de prédation du vivant, à une logique de régénération du vivant.**

**L'objectif ?**

**Faire des villes des supports actifs d'une nouvelle relation symbiotique entre les êtres vivants, qu'ils soient humains ou non humains.**

Bien que la figure du vivant ne soit pas une figure nouvelle dans la fabrique urbaine et architecturale, elle revêt une dimension inédite à l'heure des grandes transitions. À commencer par les transitions sociales et l'intérêt renouvelé pour les communs et les enjeux de co-production des villes. Ou encore les transformations induites par l'économie cognitive et collaborative, qui exigent de multiplier les points de contact avec l'activité sociale et vivante. Mais c'est sans aucun doute l'entrée dans l'ère Anthropocène et la prise de conscience de l'impact irréversible des activités humaines sur le système Terre (changement climatique, perte de biodiversité, destruction de nos cadres de vie), qui marque un tournant décisif dans la manière dont les villes se représentent la question du vivant. Les villes qui occupent 20 % du territoire terrestre et concentrent plus de la moitié de la population mondiale, ont un rôle décisif à jouer dans la conservation et la reproduction du vivant. Mais l'urbanisme de l'Anthropocène reste à inventer. Car une ville vivante ce n'est pas une ville qui imite, capte, exploite ou contrôle le vivant. C'est une ville qui crée les conditions d'épanouissement du vivant, qu'il soit humain ou non humain. C'est plus exactement une ville qui réinvente l'organisation symbiotique<sup>2</sup> des relations entre l'ensemble des communautés du vivant.

## Chronologie des villes vivantes en deux temps

### Le temps de l'imitation

Au 19<sup>ème</sup> siècle, les modèles développés par les architectes et les pré-urbanistes sont largement influencés par la figure du vivant. Les modèles progressistes s'inspirent du corps et des fonctions humaines pour organiser et découper la ville, qui est alors conçue comme une superposition de poumons verts, de cellules à habiter, de machines à travailler et de flux divers directement inspirés de la circulation sanguine. En réaction à ce modèle de ville anthropomimétique et fonctionnaliste, les tenants du modèle culturaliste comme William Morris ou Ebenezer Howard, vont défendre l'idée d'une ville organique et davantage inspirée par la nature. Une ville qui privilégie l'asymétrie et l'irrégularité aux raideurs des plans en damiers. Une ville qui préfère s'ancrer dans la complexité des strates architecturales, culturelles et écologiques, plutôt que de promettre une grande tabula rasa et l'horizon d'une urbanité réinventée. Cette vision organique du développement des villes, sera prolongée par des architectes comme Antoni Gaudí, Otto Frei ou plus récemment Luc Schuiten, qui vont passer maîtres en matière de bio-inspiration.

### Le temps de l'activation

La période des transitions actuelles, incite de nombreux architectes-urbanistes à dépasser une lecture passive, métaphorique et mimétique du vivant. L'enjeu n'est pas de copier de manière servile les formes humaines ou naturelles, mais d'activer et de faire avec le vivant pour concevoir, gouverner et bâtir les villes de demain. Cette fabrique urbaine du vivant se structure selon deux grandes orientations, selon qu'il s'agisse d'êtres vivants humains ou non humains.

La première orientation est celle de la smart city ou de la ville intelligente. Dans ce modèle, l'objectif est de prendre le pouls de la ville, afin de collecter, analyser et valoriser un maximum d'informations et de données produites par l'activité humaine. Cette captation du vivant, réalisée grâce au déploiement de capteurs à grande échelle, est censé optimiser la gestion et le fonctionnement des villes. L'autre modèle est celui de la ville collaborative. Il cherche à créer un cadre propice à l'épanouissement de l'activité sociale et humaine, pour envisager un mode de gestion des villes plus résilient et ouvert aux habitants. Dans cette perspective, la ville collaborative développe des espaces d'intensification de la vitalité urbaine à travers la création de Tiers Lieux, d'espaces de co-production, d'Urban Labs, de Living Labs ou d'espaces temporaires et transitoires, des lieux « non-finis » et adaptables à la diversité des situations sociales. Si les

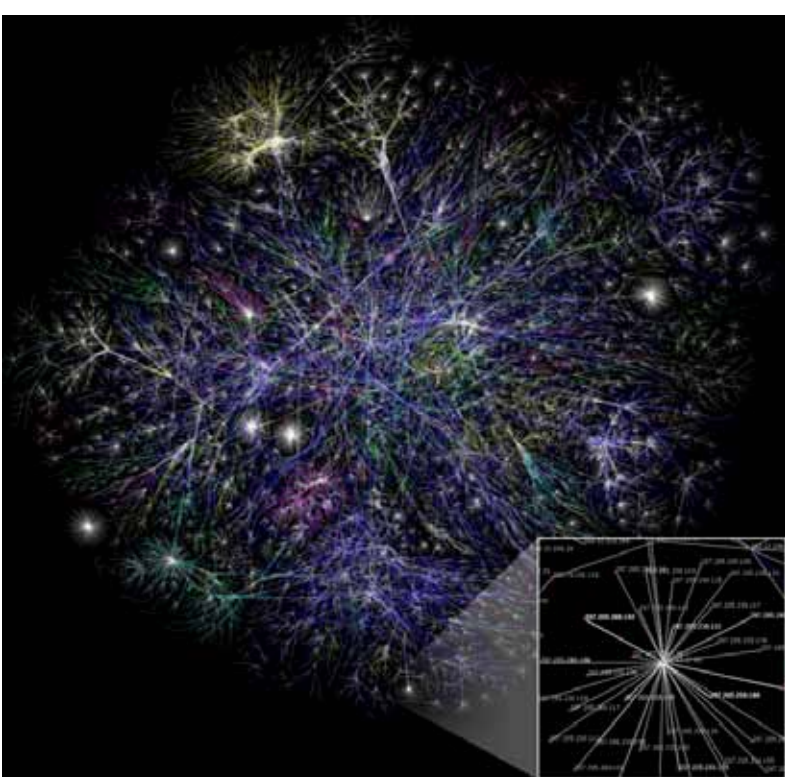
modèles de la Smart City et de la ville collaborative se différencient sur de nombreux points, ils se rejoignent dans une même volonté de mobiliser l'ensemble des énergies humaines pour assurer la gestion et le fonctionnement des villes. La mobilisation est totale : aucune activité humaine ni aucun lieu n'échappent à cette biopolitique. L'ensemble des espaces est rendu productif : les zones économiques, les infrastructures urbaines, les espaces publics de rencontre, les lieux culturels, les lieux de savoir, les paysages, les espaces de divertissements et de loisirs, les espaces interstitiels ou vacants. Avec un risque majeur qui consisterait moins à épanouir le vivant, qu'à le capter, l'exploiter, le contrôler et le normaliser, dans la lignée d'une lecture foucauldienne de la biopolitique<sup>3</sup>.

Une deuxième orientation consiste à activer le vivant non humain dans la fabrique des villes. De nombreux travaux tentent de conceptualiser cette nouvelle approche, à travers les notions de métabolisme urbain, d'écologie urbaine, d'urbanisme circulaire, de biodiversité urbaine, de bio-région urbaine ou encore de bio-mimétisme territorial. Ces travaux se retrouvent dans une réflexion qui consiste à passer d'une logique de prédation de la nature, à une logique de soin et de réparation du vivant. Pour cela, différents travaux proposent d'activer les écosystèmes naturels dans la fabrique des villes, tout en s'inspirant de grands principes du vivant<sup>4</sup>.

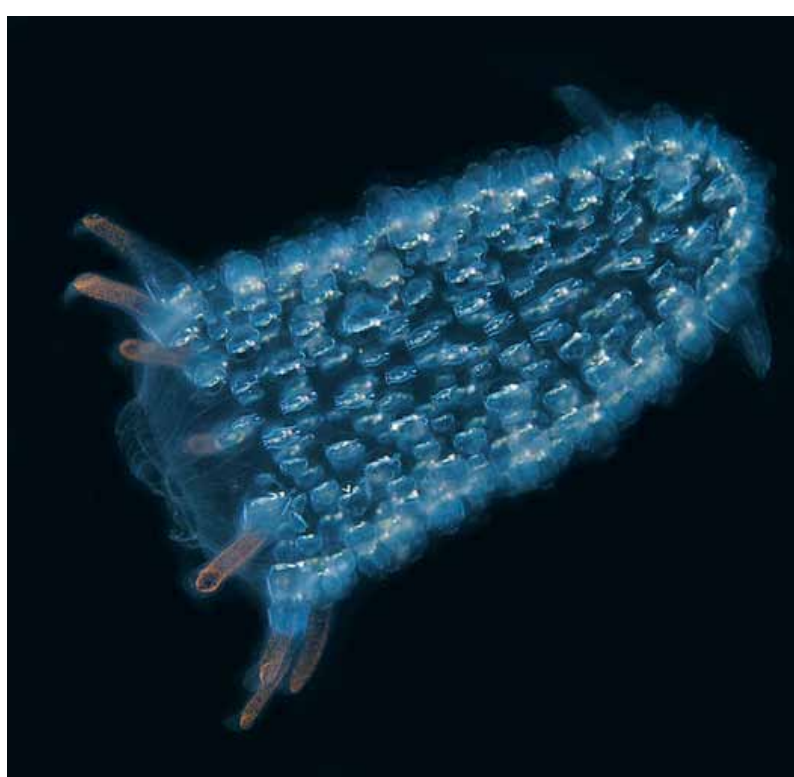
La perspective est celle d'une ville régénérative en mesure de produire de la biodiversité, de l'énergie et de la nourriture, de recycler les déchets, de stocker du carbone et de purifier l'air comme l'eau. Une ville à même de se constituer comme un support privilégié de réinvention des relations symbiotiques entre les êtres vivants.



Luc Schuiten, Strasbourg en 2100 (source : Wikipédia)



(1) Analyse des interactions sociales (source : Wikipédia)



(2) Bioluminescence (source : Wikipédia)

## Réinventer une relation symbolique avec le vivant en trois mouvements

Sans nos sciences et nos technologies avancées, les sociétés primitives d'Amérique, d'Afrique ou d'Australie ont appris à construire une relation symbiotique entre les humains et les non humains, dans un rapport de réciprocité avec la nature. Pour comprendre ce phénomène, de nombreux anthropologues se sont intéressés au totémisme, dont les rites et les différents objets ont permis de conserver un certain équilibre entre les organisations humaines et les systèmes écologiques. Si les sociétés primitives ont su inventer des ruses pour conserver une relation symbiotique avec le vivant, les sociétés modernes s'en sont avérées incapables. Or, à l'ère de l'Anthropocène, il devient urgent de réinventer ce rapport de réciprocité avec le vivant. C'est ici tout l'enjeu de la 16ème session d'EUROPAN consacrée aux villes vivantes, dont le défi sera de fonder les principes d'un urbanisme adapté à l'ère Anthropocène. Pour cela, différents déplacements théoriques seront nécessaires.

### 1. Dépasser la ville anthropométrique et bâtir avec le vivant

Pour se penser et se projeter, les villes se sont souvent inspirées des fonctions humaines ou de grandes figures des différents corps professionnels : l'ingénieur dans la ville intelligente, l'artiste et le créatif dans la ville créative, l'artisan et le maker dans la ville collaborative. Or, la perspective des villes vivantes implique de dépasser ce prisme anthropocentré, et notamment la logique ethno-centrée du développement durable, qui positionne sur un même plan l'économique, le social et l'écologique. Dans la lignée de l'écophilosophie ou du biomimétisme, il apparaît essentiel de replacer les organisations humaines comme des composantes intrinsèques du système Terre.

Ce passage d'une approche anthropocentrée à une approche bio-inspirée a plusieurs conséquences pour la conception des villes de demain. Il s'agit en premier lieu de ne plus considérer le citoyen comme un extra-terrestre situé au sommet de l'écosphère, mais de le replacer au cœur de la nature. Pour ce faire, les processus de réintégration de la nature en ville ne sauraient suffire. Il s'agit bien davantage de bâtir les villes par la nature et avec le vivant, afin de fabriquer des bio-architectures et des biomatériaux à partir d'organismes biologiques, de créer des infrastructures bio-luminescentes à partir d'organismes vivants, de développer des architectures fondées sur des principes d'auto-génération de la matière. Des architectures à même de filtrer l'air, de développer la biodiversité et d'évoluer au gré des usages et des temporalités. Et à terme, de créer des villes conçues

comme des écosystèmes naturels et inspirées par les grands principes du vivant.

### 2. Ré-encastrent les écosystèmes et prendre la mesure des externalités

Au 19ème et au 20ème siècle, les architectes-urbanistes, les chercheurs, les ingénieurs et les économistes spécialisés sur la ville se sont inventés comme autonomes. Ils se sont progressivement séparés des écosystèmes sociaux et naturels, pour fonder une discipline hermétique à d'autres formes de savoirs : les savoirs d'usage des habitants, les savoirs expérientiels, les savoir-faire et les savoirs construits pendant près de 4 milliards d'années et issus de l'observation de la vie sur Terre. Ce processus de désencastrement et de séparation des savoirs sur la ville a généré un urbanisme déconnecté du vivant et du système Terre. Avec pour conséquences la perte de biodiversité, la consommation effrénée de ressources naturelles, la dégradation du cadre de vie, la production de gaz à effet de serre, la destruction du lien social et des communautés ou la privatisation des communs. Il existe par conséquent un enjeu majeur de ré-encastrement des écosystèmes urbains dans les écosystèmes sociaux et naturels. Et les possibilités de ré-encastrement sont multiples : l'architecture dans la Terre, l'économie, la recherche et la technique dans la société, la ville dans la nature, l'art dans la vie quotidienne, etc.

Ces processus de ré-encastrement multi-niveaux apparaissent comme une condition nécessaire, mais non suffisante pour recréer un lien symbiotique entre les êtres vivants. Pour que la promesse d'un grand ré-encastrement dépasse un horizon utopique et s'incarne dans la gestion et la fabrique quotidienne des villes, il apparaît essentiel d'évaluer les externalités produites par l'ensemble des communautés du vivant. À commencer par les activités humaines, qui, semblables à la pollinisation des abeilles, assument une fonction majeure pour la vitalité des écosystèmes urbains : production et diffusion de données sociales ou relatives à la mobilité, l'énergie et l'environnement, revalorisation d'espaces vacants ou dégradés, création d'infrastructures ou de services urbains partagés, animation et intensification du capital social des villes, création d'atmosphères créatives et stimulation des processus d'innovation, etc. Quant aux externalités produites par les écosystèmes naturels, leurs valeurs dépassent incomparablement celles créées par les activités humaines. Les externalités produites par la nature sont en effet essentielles à la reproduction du vivant. Et ces services rendus par la nature, que d'aucuns qualifient de « services écosystémiques » sont considérables : contribution au rafraîchissement des villes et à la lutte contre les îlots de chaleur, réduction de la pollution atmosphérique,

création d'espaces fertiles, nourriciers et propices à la biodiversité, recyclage des déchets, création d'un patrimoine naturel et paysager, etc.

On comprend ici tout l'enjeu pour nos sociétés urbaines de reconstruire un rapport de réciprocité avec le vivant. Et d'évaluer, en conséquence, les externalités et les services écosystémiques rendus par le vivant, afin de les ré-internaliser dans les systèmes de comptabilité et les modèles économiques des villes.

### 3. Organiser la ville par les « Tiers »

Une ville vivante est une ville dont le fonctionnement se rapproche des processus écologiques et des modèles écosystémiques. Dans cette perspective, l'espace Tiers devient le nouveau lieu stratégique d'organisation de la Cité. Cet espace Tiers ou intermédiaire, peut prendre des formes multiples : interstices, lisières, écotones, zones de transition écologique, Tiers Lieux, espaces vacants et autres zones d'interface à « épaisseurs biologiques ». Cependant un espace Tiers ne saurait se suffire à lui-même pour assumer la gouvernance d'une ville vivante. Cet espace Tiers doit être adossé à un acteur Tiers, en mesure d'assurer des fonctions d'intermédiation entre une diversité de politiques sectorielles, de cultures, de savoirs, de territoires et de systèmes vivants. Un acteur Tiers en capacité de fluidifier le dialogue entre maîtrise d'œuvre, maîtrise d'ouvrage et maîtrise d'usage, et de réduire le fossé entre l'architecture et l'urbanisme d'un côté, la société civile et les écosystèmes naturels de l'autre. Un acteur Tiers capable d'assumer des fonctions d'expérimentation et de régulation des tensions de toutes sortes. Un acteur dont les fonctions ne sont pas sans rappeler les activités des collectifs d'architectes et des géo-artistes, et les grandes figures intermédiaires incarnées par le marginal sécant de Michel Crozier ou le maître ignorant de Jacques Rancière.

## Conclusion

La thématique des villes vivantes proposée par la 16ème session d'European nous invite à transformer radicalement nos conceptions du vivant et de la fabrique des villes. C'est une fabrique urbaine du vivant qu'il s'agit de mettre en place, en mobilisant et en régénérant le vivant sous toutes ses dimensions : les activités des citoyens, des enfants, des oiseaux, des abeilles, des champignons, des bactéries, des micro-organismes, etc. Les transformations induites pour la pensée urbaine et architecturale sont considérables, puisqu'il s'agit de dépasser les oppositions binaires, qui ont historiquement structuré la construction des villes : culture/nature, ville/rural, ville/territoire, centre/périphérie, humain/non-humain, minéral/végétal, structurant/vacant, économie/social, technique/social, ouvert/fermé, public/privé, science/savoirs. Au-delà, il s'agit de

questionner l'inanité de quelques lieux communs. Et notamment : que les villes seraient condamnées à exploiter le vivant et qu'elles ne sauraient se penser comme des supports actifs de production et de régénération du vivant ; que les sciences urbaines et architecturales résulteraient avant tout de la pensée objective de scientifiques coupés de la vie sociale et naturelle et que les savoirs sur la ville ne seraient pas organiquement liés à la production continue du vivant ; que la monumentalité serait intrinsèquement liée à la minéralité et que le végétal et les espaces naturels non bâtis ne sauraient s'ériger en espaces structurants ; que le grand geste architectural serait irréductible à un micro-urbanisme tactique, inspiré par une vision organique et métabolique du développement des villes ; que le vivant ne serait pas centralement affaire des régimes de planification et de réglementation urbaine. Des renversements conceptuels tels, qu'ils devraient freiner toute velléité de bâtir les villes vivantes en deux temps trois mouvements.

1 Le contenu de cet article doit beaucoup aux nombreuses discussions engagées avec Damien Ollivry, responsable de Biomimicry Iberia et de l'agence Parallèle.

2 En biologie, le terme décrit une relation intime et durable entre deux organismes. Ici, nous suggérons une relation d'association, où chacun trouve un avantage mutuel.

3 Foucault, M., 2004, Naissance de la biopolitique, Cours au collège de France 1978-1979, Hautes études, Gallimard-Seuil.

4 Évoquons notamment les principes suivants : la vie se développe du bas vers le haut, la vie a besoin d'un dedans et d'un dehors, la vie crée à partir d'erreurs, la vie recycle tout ce qu'elle utilise, la vie est compétitive sur un socle de coopération.



#### Pour aller plus loin

- Besson, R., 2017, « Vers une biopolitique des villes. La pensée contemporaine des villes productives », Hors-Série Revue Urbanisme, European - une aventure à suivre
- Clergeau, P., 2015, Manifeste pour la ville biodiversitaire, Éditions Apogée
- Crozier, M., Friedberg, E., 1977, L'acteur et le système, Éditions du Seuil
- Descola, P., 2005, Par-delà nature et culture, Éditions Gallimard
- Foucault, M., 2004, Naissance de la biopolitique, Cours au collège de France 1978-1979, Hautes études, Gallimard-Seuil
- Moulier Boutang, Y., 1996, «La Revanche des externalités, Globalisation des économies, externalités, mobilité, transformation de l'économie et de l'intervention publique », Futur Antérieur, 39-40, pp.39-70
- Pawlyn, M., 2011, Biomimicry in Architecture, Riba Publishing
- Polanyi, K., 1944, La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps, Éditions Gallimard
- Rancière, J., 1987, Le Maître ignorant, Éditions Fayard.
- Serres, M., 2018, Contrat naturel, Éditions du Pommier

(3) Gilles Clément, Le Jardin des Orpins et des Graminées (Estuaire, St-Nazaire) (Flickr)

# Un thème, des villes et des idées :

## Le vivant dans tous ses états, villes vivantes en projet

Emmanuel Redoutey

### De Villes Productives à Villes Vivantes, une filiation naturelle

Un thème ne chasse pas l'autre, il le recouvre et l'étend.

Europas constitue un laboratoire d'idées, de processus et de solutions urbaines et architecturales, guidés par un thème commun posé à l'échelle européenne. Les thèmes Europas saisissent toujours une actualité de la pensée urbaine et architecturale ou portent un sens prémonitoire. Ils s'enchaînent et se font écho. D'une session à l'autre, il ne s'agit pas de tourner la page pour ouvrir un nouveau chapitre : l'enchaînement des thèmes relève davantage d'un palimpseste où les précédents perdurent et s'hybrident sans s'effacer complètement.

Il en va ainsi du passage des Villes productives d'Europa 14 et 15 aux Villes vivantes d'Europa 16. Ce n'est ni un pas de côté ni un pas en avant. C'est le signe d'une transition plus fondamentale : Villes vivantes recouvre savamment des motifs écologiques, culturels et économiques.

Le thème appelle à reconsidérer le vivant et les vivants dans des démarches de projet acquises la reconnaissance d'une vulnérabilité, accentuée par les activités humaines sur les milieux qu'ils habitent et transforment en permanence. On peut dans ce cadre coupler de nombreux termes relevant du constat et de l'intention : fragilité et résistance, vulnérabilité et résilience, épuisement et ressourcement, pollution et réparation, artificialisation et renaturation, dégradation et régénération, ségrégation et mixage, sectorisation et coproduction, finitude et frugalité... Tous ces sujets appellent une actualisation permanente de nos manières de produire et de faire vivre la ville et ses milieux. Ils posent le projet comme un acte responsable de transformation et de transition, aux antipodes de grandes opérations controversées et parachutées, bardés d'objectifs environnementaux hypothétiques.

Il reste alors, et c'est le rôle et l'apport d'European, de passer de ce cadre conceptuel à des démarches de projets situées, pour expérimenter avec les villes et les équipes European des solutions concrètes, parfois inédites, associant l'architecture, le paysage, l'écologie et sociologie, en prise avec les contingences d'un site et de ses habitats, humains et non humains.

## De villes productives à Villes vivantes, une filiation naturelle

Plusieurs apports de la précédente session en France préfigurent déjà le thème des Villes vivantes. On peut les résumer en quelques questions : comment les économies circulaires et le recyclage (matériaux, énergies, ressources, déchets, etc.) peuvent influencer sur nos modes de faire et instituer une vision du projet comme écosystème de ressources et d'acteurs publics ou privés ? Comment travailler dans un monde incertain et construire l'idée d'une ville progressive et progressiste qui donne place au transitoire, à l'adaptation et à l'imprévu pour des modes développement urbain moins déterminés ? Comment le projet de paysage et d'architecture donne-t-il corps à des politiques de résilience s'affrontant au changement climatique et aux risques naturels ? Comment dépasser la considération bienpensante d'une nature à protéger ou à inclure pour déployer des solutions fondées sur une nature active, vivante et productive, réparatrice de milieux malmenés, inspiratrice de modes de développement plus organiques ?

En somme, Villes productives a mis le doigt sur la primauté d'une pensée par le métabolisme urbain qui constitue un centre de gravité du thème des Villes vivantes. Combinant recyclage, production et transformation d'énergies et de déchets, le

palmarès European 15 a mis en avant la ville comme laboratoire écologique, comme elle pu être pensée comme laboratoire social au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, aux sources de la sociologie urbaine et de l'écologie sociale. Il s'agit de mettre en œuvre des processus situés, de construction et d'interpolation entre des flux et des ressources visibles et invisibles, écologique et sociales, influant directement sur le projet urbain et architectural, associant qualité urbaine, responsabilité écologique et bien-être social.

## Le rôle des villes dans le processus European

Les vingt villes françaises impliquées dans les deux précédentes sessions peuvent témoigner de la liberté et du foisonnement d'idées permis par European. Dans ce processus, les commanditaires et leurs partenaires trouvent un « hors temps » de la gestion des urgences pour réfléchir différemment et laisser place à une créativité collective, par l'échange, le débat et la critique, face à un panel toujours riche de propositions présentées sur un même site. Ce temps est nécessaire pour constituer une gouvernance et outiller la collectivité pour passer à la réalisation dans l'après-concours.

Chaque session se présente ainsi comme un temps d'apprentissage collectif entre représentants des sites, équipes European, jury et experts français et européens. Il n'y pas d'un côté les villes en position de commanditaires qui maîtriseraient la question et, de l'autre, des équipes de concepteurs livrant un panorama de réponses clés en main. C'est aussi dans le temps des jurys, des forums nationaux et européens, au moment des visites de site et des rencontres avec les équipes European, que les villes contribuent elles-mêmes à la créativité d'une session, dans la manière dont elles formulent et reformulent la question initialement posée et par les expérimentations qu'elles mettront en place à l'issue du concours, épaulées par l'inventivité des équipes European.

## Villes vivantes résonne avec les préoccupations d'une grande diversité de territoires

Dérèglement climatique, gestion des ressources naturelles, énergétiques et alimentaires, effritement des modèles économiques traditionnels, revendications démocratiques et citoyennes : l'accentuation de ces phénomènes marque un changement de paradigme, d'un urbanisme de mutations à un urbanisme de transitions au pluriel. Les villes, petites et grandes, avec leurs propres ressources et moyens, sont à l'avant-poste de ces transitions, que l'on sait aujourd'hui vitales pour la



Suite European 12 à Marseille , Workshop plan d'Aou, Jeu Arki-Nopoly par Arki-Lab(B.M.Hermansen, J.W. Frisk, R.W. Frisk,S.S.Duong)



Suite European 12 à Fosses, Workshop (M.Rabin, A.C Bouric, V.Prié)

planète et toutes les espèces vivantes.

European présente l'intérêt d'explorer ces questions transversales à partir de situations concrètes proposées par des collectivités et leurs partenaires, en répondant à leur problème, en s'inscrivant dans un contexte particulier. L'expression de leurs préoccupations au travers d'un site est donc fondamentale.

C'est également par l'idée de processus inclusif et par le jeu des interactions humaines qui animent les démarches de projet que *Villes vivantes* prend tout son sens, à l'heure où l'on mesure l'accroissement des inégalités sociales et territoriales, avec des problématiques de régénération de petites et moyennes villes, de territoires ruraux ou dit périphériques. *Villes vivantes* s'adresse ainsi à tous les territoires en transformation, marqués par l'excès (de densité, d'infrastructures, de pollutions...) ou par le manque (d'attractivité, d'animation, de ressources financières...)

## De la préoccupation environnementale au paradigme du vivant

Notons que la question du vivant et des métabolismes, telle que posée par le thème European 16, et bien que couverte par une littérature scientifique abondante, est rarement abordée de front dans le champ de la production urbaine et architecturale.

Pour les maîtres d'ouvrage urbains, elle apparaît en filigrane dans les documents d'urbanisme et les procédures réglementaires au registre des injonctions et des obligations. On trouve à l'amont des projets urbains des politiques environnementales parfois incantatoires qui essaient dans nombre de documents de planification (territoires à énergie positive ou zéro carbone, démarches Nature en ville, plans biodiversité), sans grande visibilité pour les citoyens et parfois difficiles à décliner dans les opérations d'aménagement. À l'aval du projet, c'est le passage obligé par l'étude d'impact environnementale, un document technique procédant par la mesure et l'évaluation, la correction et la compensation.

Comme alternative à cette rhétorique des objectifs et des impacts, et à leur cortège de règlements et de normes, le thème European 16 ouvre un espace d'invention pour développer des stratégies dépassant le seul énoncé d'objectifs bienveillants et le recours à des ingénieries techniques adossées au projet. Il s'agit d'explorer des démarches de projets qui inversent ce rapport, en redonnant au vivant, dans tous ses états, sa dimension heuristique et politique. Le thème répond ainsi aux préoccupations actuelles des villes (comment faire) et lance un défi aux équipes de

concepteurs, quand l'urbanisme et l'architecture convoquent une alliance entre sciences sociales et sciences naturelles.

Emmanuel Roudetey

Architecte urbaniste "Agence Emmanuel Redoutey  
U&P", Expert European FRANCE

# Être vivant...

## qu'est-ce que c'est ? Sonia Lavadinho

Cette question n'est pas si simple, et y répondre ne relève pas de l'évidence.

Nous pensons tous savoir aisément distinguer ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas, mais il suffit de jouer quelques minutes à ce jeu qui consiste à deviner la nature d'une chose inconnue pour s'apercevoir que cette première interrogation fondamentale « Est-ce vivant ? » suscite en fait bien des doutes et met d'emblée en relief les limites plutôt floues de notre appréhension du Vivant.

Tentons tout de même d'y répondre, en 5 messages qui seront autant de bouteilles à la mer : autant d'appels à prolonger la réflexion par de nouvelles interrogations plutôt que des aboutissements d'une pensée qui essaierait de délimiter les contours de ce qui est par définition trop complexe et trop mouvant pour se laisser saisir par des simples mots. Car à la fin, la Vie, c'est simple : il faut la vivre pour comprendre vraiment ce que c'est. Toute tentative d'épuisement ne pourra jamais être autre chose qu'une approximation.

## Première bouteille à la mer : le savoir-vivre pour une ville, c'est apprendre à maîtriser le processus de maturation urbain

Une chose fondamentale distingue le vivant du reste du monde inanimé. Le vivant, un jour ou l'autre, ça meurt. Et généralement le vivant sait mourir avec un certain panache, en embrassant sa métamorphose vers un autre état de sa matière et de son énergie. Il n'y a qu'à regarder la chrysalide d'un papillon, la corolle d'une fleur qui se fane ou la main ridée de votre grand-mère dont les yeux se ferment pour la dernière fois pour déceler la beauté cachée de ce moment fragile d'entre tous, la mort de ce qui à peine une seconde auparavant était pourtant si vivant. Entre la vie et la mort, le changement est radical. Tranché. Noir et blanc plutôt que gris. On est vivant, et puis on ne l'est plus. Prendre conscience de sa propre finitude permet de troquer le faux sentiment d'éternité contre une historicité qu'il convient d'assumer dans le temps court qui est le nôtre. Être vivant, c'est donc prendre conscience de ce temps qui passe, et savoir s'inscrire dans une temporalité à inventer en lien avec l'intervalle des jours de notre existence, par définition limités et inscrits dans un cercle historique qui comporte, comme pour toute histoire, un début, un milieu et une fin. Apprendre à vivre avec son temps, littéralement, implique donc, sans jeu de mots, un certain savoir-vivre : savoir naître, savoir grandir, savoir vieillir, savoir mourir. Savoir gérer les transitions entre ces diverses étapes est clé pour une vie bien remplie, une vie bien vécue, comme l'on dit.

Quelles implications pour la Ville Vivante ? La Ville Vivante doit elle aussi apprendre à maîtriser un processus de maturation qui est loin d'être toujours linéaire, et qui demande d'accepter qu'il existe diverses phases dans la vie urbaine. Ce rapport au temps qui passe se doit ainsi de rester souple et toujours changeant, un rapport contemporain, au sens premier du terme : savoir vivre avec son temps à chaque instant.

Bien des villes restent pourtant coincées à divers stades de maturation urbaine, sans que leurs dirigeants trouvent le bon tempo pour se saisir des opportunités qui leur permettraient de passer au niveau de maturation suivant. D'autres villes au contraire savent se saisir de la *Zeitgeist* et imiter leurs pairs dans ce qu'elles font de mieux. Et puis il y a ces villes toujours en mouvement, ces villes qui sont toujours un peu en avance sur leur temps. Un pied déjà dans le futur, elles gardent aussi avec bienveillance mais aucune rigidité un pied dans le passé. Ainsi ancrées dans leur présent, ces villes qui parviennent le mieux à hybrider leurs temporalités multiples sont aussi celles qui parviennent le plus élégamment à danser avec la Vie.

## Deuxième bouteille à la mer : la mise en jachère pour faire pousser la créativité urbaine

L'une des façons les plus productives de mettre à profit le temps qui passe est d'instaurer de façon volontaire et volontariste une politique urbaine de mise en jachère de certaines parties de la ville. Toute ville gagne à définir ainsi de façon proactive quels seront les prochains morceaux de son corps urbain qu'il conviendrait de désactiver, de mettre au repos, afin que puisse en émerger autre chose dans un futur plus ou moins proche. Là, il s'agit d'ensemencer. Des semences diverses et variées, à spectre large. Attendre. Et faire attendre les autres, ceux qui voudraient se précipiter sur ce morceau de ville pour vite, vite le transformer. Savoir dire « non : on attend encore un peu ». Et on attend. Plus ou moins longtemps. Ne pas oublier pour autant d'arroser. Informellement, comme qui ne veut pas la chose, comme la pluie qui tombe de-ci, de là, de façon si aléatoire. Si démocratique. Voir alors ce qui pousse. Spontanément. Le plus spontanément possible. Donner alors un coup de main à ce qui pousse, pour que cela pousse mieux et plus vite. Tout en respectant le timing de ce qui doit s'épanouir encore en souterrain, plutôt que la prochaine échéance électorale ou la prochaine distribution de dividendes aux investisseurs. Investir dans la jachère est un art du long terme qui demande les épaules solides et une politique foncière digne de ce nom. Mais une ville n'est Vivante que si elle maîtrise son propre calendrier.

Et comment va-t-on labourer la jachère pendant ce temps de repos que l'on s'accorde volontairement ? Car bien entendu de repos, il n'en est pas vraiment question. Parlons plutôt de prendre du recul. De la hauteur. Se donner des marges de manœuvre pour expérimenter. S'autoriser à faire quelques pas de côté. Tenter ce qui n'a encore jamais été tenté. Laisser à d'autres – des explorateurs, des fermiers, des makers, des enfants, des clodos, des artistes – le bénéfice temporaire de cette terre et le soin de s'auto-organiser pour en faire... ce qu'ils voudront. Respirer un bon coup, et lâcher prise. Un an, cinq ans, dix ans. L'on verra bien. Des fois que la ville du futur sorte du chapeau magique de cette Ville du Don...



Rouen, On the move - Rouen/St-Sever - Projet mentionné ( *F.Fanciotti, Ni.Lee, H.Maffre, J.Schuster* ) European 12



De la ville à la campagne - Pays de Dreux - Projet Remarqué ( *Dinh-Luan Pham, R.Colin, L.le Marc'hadour* ) European 15

### Troisième bouteille à la mer : faire corps urbain avec le corps humain... le corps en mouvement pour faire ville

Être vivant, c'est aussi et avant tout occuper un espace. Exister passe par un processus littéral d'incorporation, littéralement. Vivre, c'est faire corps. Mon identité, c'est ma corporéité qui va la définir, en occupant cet espace précis qui coïncide avec l'espace qu'occupe mon corps, là où auparavant il n'y avait que l'air, les arbres, la terre. Ce territoire du Moi est mobile : il bouge avec moi et occupe sans cesse de nouveaux espaces, mais il s'agit toujours de ce même corps, simplement transplanté ailleurs. La ville, c'est un produit de l'imaginaire humain, et donc une façon profondément animale de voir le monde. La ville a beau avoir l'air immobile, il n'en est rien. Tout ce qui s'y passe, passe en fait par la mobilité pour y prendre place. Le critère mobilitaire est au cœur de la définition même de l'espace urbain, un espace de flux où les humains se meuvent continuellement d'un lieu à un autre. Une plante, dont l'essence même est liée à un devenir dont les coordonnées sont d'emblée figées, ne l'entendrait pas de la même façon. Si les humains avaient émergé au sein du règne végétal plutôt que le règne animal, il y a fort à parier que nos villes seraient fort différentes des villes hypermobiles qu'elles sont devenues aujourd'hui.

Une ville Vivante contient donc toujours en germe, pour le meilleur et pour le pire, cette part potentielle de mobilité qu'il lui faut toujours actualiser. C'est cette capacité à se mouvoir dans l'espace au fur et à mesure qu'elle grandit qui confère à la ville toute son élégance de chose vivante. Il lui faut cependant apprendre à être beaucoup plus élastique dans sa demande spatiale : s'étaler certes, parfois, mais aussi rétrécir, devenir plus compacte, plus sobre dans la façon dont son métabolisme consomme des mètres carrés. La façon la plus radicale de devenir sobre dans son rapport à l'espace serait de changer de paradigme : ne plus uniquement habiter l'espace, mais habiter l'espace-temps. Changer notre unité de mesure : de mètres linéaires ou de mètres carrés, passer à des mètres carrés par heure, par minute, par seconde. Habiter l'espace, c'est bien. Habiter le temps plein de nos vies, c'est mieux.

Mieux penser la ville que nous voulons, cela veut dire mettre au front la question temporelle, plutôt que la question uniquement spatiale. Que voulons-nous faire de nos 168 heures par semaine ? Que voulons-nous faire avec nos 4 000 weekends, ce capital-temps dont nous disposons à la naissance et qui s'est déjà réduit comme peau de chagrin au moment où nous sommes enfin libres de décider pour nous-mêmes comment nous allons user de ce temps libre ? Qu'allons-nous

des 7 ans que nous consacrons à nos déplacements au cours d'une vie ? Concevoir chaque espace habité comme un espace temporellement intense en usages multiplie exponentiellement les capacités de chaque humain de pouvoir profiter de tout ce dont la ville a à lui offrir. En conciliant mieux les espaces-temps de tous ceux qui l'habitent par des programmes qui savent hybrider mixité des usages et dynamiques de proximité, la Ville Vivante augmente en fait paradoxalement ses marges de manœuvre pour s'étaler, sans pour autant augmenter son empreinte écologique sur la terre. L'espace-temps, un nouvel outil d'aménagement ? Il vaut le coup en tous les cas d'y songer un instant comme une façon élégante de résoudre l'équation complexe de l'étalement urbain, qui étonne même par sa simplicité, à la façon de la fameuse équation éponyme d'Einstein.

### Quatrième bouteille à la mer : être vivant, c'est trouver la bonne échelle pour s'exprimer

Qu'elles soient surstimulées par la vitesse hallucinante d'une dynamique de croissance continue qui le plus souvent les dépasse, ou au contraire déprimées par la lenteur stagnante avec laquelle elles s'enfoncent lentement dans l'oubli, les villes ont souvent des problèmes à trouver la bonne échelle pour exprimer leur personnalité d'organisme véritablement vivant. Un très bel ouvrage de Geoffrey West intitulé très à propos *Scale* démontre de façon magistrale les architectures des choix qu'adoptent les organismes vivants, les villes et les grandes entreprises pour grandir. La question de l'échelle optimale pour habiter un corps, qu'il soit vivant, urbain ou organisationnel, est étonnamment similaire. L'on peut en tous les cas apprendre plus les uns des autres que l'on ne saurait l'espérer, tant en ce qui concerne les lois universelles qui gouvernent la croissance, directement corrélées au rythme de la Vie. Et le rythme de la Vie, en fait, sa durée même, est déterminée par cette question de l'échelle de l'organisme, dans la mesure où sa taille est capable d'accueillir la structure fractale de la géométrie des réseaux qui alimentent l'organisme en énergie et en éliminent les déchets. Échelle et métabolisme fonctionnent de façon étroitement imbriquée, et les économies d'échelle jouent un rôle dans le degré d'efficacité énergétique de l'organisme – l'on s'en doutait – mais aussi sa longévité – l'on s'en doutait peut-être un peu moins.

Tout architecte, urbaniste, paysagiste, élu aurait intérêt à s'imprégner de la démonstration de ce physicien pionnier de la science de la complexité du Vivant pour s'en inspirer dans sa façon de fabriquer la ville. Ce n'est qu'en jouant entre les diverses lectures d'échelles tantôt télescopiques tantôt microscopiques offertes par la géométrie des fractales que la

ville pourra s'exprimer dans toute sa complexité d'organisme Vivant. Euclide, en l'occurrence, ne nous aide pas pour penser la Ville Vivante du XXI<sup>e</sup> siècle. Lors de la rédaction des cahiers des charges pour transformer la ville, ne pas hésiter à remettre en question l'exclusivité de la seule approche par la géométrie euclidienne, et réfuter une approche de la ville qui se cantonnerait aux professions classiques qui traditionnellement l'ont bâtie au fil des derniers siècles : l'ingénierie, l'architecture, l'urbanisme, le paysage. Nous appelons ici de nos vœux de nouveaux cahiers des charges qui rentreraient enfin de plain-pied dans le XXI<sup>e</sup> siècle en osant reconnaître la complexité inhérente à la Ville Vivante, et en appelant à ses spécialistes : biologistes, physiciens, anthropologues, psychologues, artistes ; tous ceux dont la spécialité est justement le fonctionnement du Vivant. Ce n'est qu'ainsi, en constituant des équipes véritablement multidisciplinaires, que nous pourrions nous préparer au défi qui nous attend d'ici 2050 : car face au changement climatique, l'équation à résoudre ne possède qu'une unique et seule solution : les villes seront Vivantes, ou ne seront pas.

### Cinquième bouteille à la mer : être vivant, c'est savoir rentrer en interaction

Cela va sans dire, mais cela va encore mieux en le disant : il n'y a pas de vie sans interaction. L'on pourrait peut-être même aller jusqu'à dire qu'être vivant, c'est interagir. Nous faisons de nos interactions le moteur central de nos vies. C'est le spectre de nos interactions avec tout ce qui nous entoure, vivant ou inerte, qui définit notre Monde et nous permet d'en dessiner les contours. Nous éprouvons la vie et lui assignons du sens très largement à partir de nos actions, et ces actions sont à leur tour toujours attachées à des émotions. Nos boucles de rétroaction entre émotions et actions sont continuellement générées par nos interactions constantes avec le contexte, et façonnent notre vision du monde et notre façon d'être au monde, littéralement. L'apprentissage de la marche, par exemple, qui semble pourtant la chose la plus universelle que les humains partagent, est tout sauf générique. Chaque enfant apprend à marcher d'une façon qui lui est unique, propre au contexte sur lequel il s'est appuyé pour interagir avec le monde en s'essayant à la bipédie dans les premiers mois de sa vie. Une chaise, une table ? Un tabouret, un coussin ? Les genoux de votre maman ? Les bras de votre papa ? Leurs sourires, leurs encouragements ? Chacune de ces prises, ou affordances, comme dirait Gibson, forment le fondement qui valide notre Dasein, notre présence au monde de bipède qui apprend à se tenir en équilibre (ou plutôt en constant déséquilibre dynamique) sur ses deux pieds. Chacun des sept milliards d'humains sur terre en ce moment marche

donc différemment de tous les autres, bien qu'en apparence tout le monde semble simplement mettre un pied devant l'autre.

Si vous êtes une ville, c'est pareil. Vous ne vivez que par et pour vos interactions. Vous n'apprenez que par imitation de vos pairs. Vos pairs ne sont pas pareils que vous. Tout au contraire, ils sont différents de vous, dans leur infinie diversité. Il y a plus d'un million de villes dans le monde. A la fois beaucoup moins que les sept milliards d'humains, et bien assez pour être très différentes de vous. Seules un peu plus de 4 000 villes comptent plus de 100 000 habitants. La très grande majorité des villes est donc plutôt de petite taille, contrairement aux idées reçues. Ne vous en tenez donc pas qu'aux grandes métropoles pour remplir votre carnet d'adresses. Inspirez-vous de tous ces organismes vivants dont vous ne connaissez même pas encore le nom et qui pourtant enrichissent l'écosystème urbain de toute leur diversité, et apprenez à nouer des relations certes avec plus grand et plus lesté que vous, mais aussi avec plus petit et plus tranquille que vous. C'est justement dans la mesure où vous êtes confronté à leur façon de trouver des solutions autres aux mêmes problèmes que ceux auxquels vous faites face que vous apprenez le plus. Ce sont toutes ces interactions avec d'autres que vous qui définissent votre monde et vous permettent d'affiner, interaction après interaction, chaque jour mieux qui vous êtes.

Mes collègues paléanthropologues de l'urbain estiment que ce qui définit les premières proto-villes en tant que villes n'est pas leur taille ni leur forme urbaine, mais l'intensité des interactions qu'elles ont réussi à former avec le contexte qui était le leur. En un mot, il n'a pas existé une ville, mais d'emblée des villes. Plusieurs. En interaction. Ce sont leurs constellations relationnelles qui ont permis de fabriquer les tous premiers univers de l'urbain.

Vous n'êtes donc une ville Vivante que dans la mesure où vous entretenez des relations dynamiques et synergiques avec d'autres villes, plus grandes ou plus petites, plus proches ou plus lointaines. Tout aussi importantes sont vos relations avec vos hinterlands et autres Zwischenstadts, d'après le néologisme cher à Thomas Sieverts. Comme le sont vos relations avec d'autres paysages, radicalement différents du vôtre : campagnes, forêts, montagnes, fleuves, mers. C'est dans la richesse de ces contrastes interactionnels avec tout ce qui vous entoure que vous devenez la ville que vous êtes. Et comme pour les humains, je n'aurai qu'un seul conseil à donner : choisissez bien qui vous fréquentez, car vous finissez par devenir la somme de ces cinq autres territoires avec qui vous tendez de passer le plus de temps. Prêtez donc bien attention

à quels sont-ils, ces territoires que vous choisissez comme modèles à imiter. Cherchez les meilleurs. Non pas simplement ceux qui sont vos voisins, ou ceux que vous admirez car ils brillent de tous leurs feux en tête de peloton. Non, choisissez ceux qui se ratent autant que vous mais qui ont su montrer leur capacité à rebondir. Ceux qui ont su nouer des relations avec d'autres organismes urbains inventés par les humains, mais aussi avec la Nature au sens large.

Des territoires qui sont prêts à faire face aux défis climatiques, sociaux et économiques de notre temps car ils sont non seulement résilients, mais anti-fragiles, selon le terme cher à Nassim Taleb. Selon ce mathématicien, auteur du *Cygne noir* et spécialiste de l'incertitude, du chaos et du désordre, l'antifragilité est une propriété que montrent les systèmes complexes et vivants lorsqu'ils sont capables de se renforcer alors qu'ils sont exposés à des facteurs de stress, des chocs, des erreurs, des échecs... et en ressortent meilleurs qu'auparavant. Le résilient résiste aux chocs et reste le même. L'anti-fragile s'améliore, et s'améliore d'autant plus que l'environnement est instable. Comme l'humain qui ne peut marcher qu'en acceptant d'être toujours en perpétuel déséquilibre, je souhaite à toutes les Villes Vivantes d'adopter l'antifragilité comme mode d'interaction avec le Monde. Ce n'est qu'ainsi qu'elles pourront s'enrichir de la texture de plus en plus instable et incertaine de leur contexte futur pour vivre au plus fort de leur potentiel, en respectant la complexité des interactions qu'elles nouent avec ce Vivant dont elles font réellement part.

**Sonia Lavadinho**

Anthropologue urbaine et fondatrice de Bfluid, cabinet d'expertise et recherche prospective en développement territorial

# Au-delà du naturalisme urbain: détour par les clairières de Détroit

David Malaud

«En hommage à Quentin Mourier»

Quels imaginaires convoquer pour concevoir des villes vivantes où enverdissement soit aussi synonyme d'empowerment ?

Cet essai sur les clairières de Détroit, ville en décroissance et en résistance où la nature autant que les habitants ont repris leurs droits, fait suite à l'exposition Détroit | Hospitalités en résistance, organisée par l'association Learning from Detroit (Florian Bérenguer, Blandine Dupas, Hugo Lascoux, Emmanuel Leroy, David Malaud, Hélène Maupas, Taïna Pichon, Cyrielle Ravix, Matthieu Torres) à la Maison de l'architecture en Île-de-France du 27 mai au 17 juin 2018.

Nos villes, passées dans la grande essoreuse du green-washing sont en passe de naturalisation. Ville-forêt<sup>1</sup>, ville permacole, mangrove urbaine, et autres canopées...

Depuis quelques années, l'analogie végétale et agraire est exploitée dans toutes ses variations pour repenser les milieux habités comme des écosystèmes productifs ou des métabolismes vivants.

Lorsqu'elles ne servent pas seulement à verdir l'image d'opérations immobilières, ces métaphores biomimétiques accompagnent l'invention de modes d'habitation plus écologiques. Cependant, en calquant des schémas d'organisations naturelles sur les sociétés humaines, l'imaginaire de ces « bio-machines » occulte des questions cruciales dans la construction de nos territoires, tels que les conflits liés au partage du sol, les mécanismes économiques et politiques de production, la dimension culturelle des usages. Détroit, souvent décrite comme le laboratoire d'un nouveau type de cité-jardin agraire à grande échelle, peut nous éclairer pour tenter d'aller au-delà de ce discours naturaliste sur la ville.

## Romantique et pittoresque : dénaturaliser le regard

Tout le monde a désormais en tête les paysages fantomatiques des ruines de la Motor City, les usines croulantes où les plantes pionnières étendent leurs rhizosphères, commençant leur lente dépollution des sols, les travellings dans des rues désertes où les pavillons de bois éventrés poursuivent leur effondrement tandis que les espèces d'arbres natives et invasives se disputent les droits de succession. Les images des ruines ont ce pouvoir d'arrêter l'histoire et le temps humain pour nous laisser vagabonder dans les cycles infinis du temps naturel. En réalité, hormis quelques lieux où ces clichés romantiques ont été pris, le paysage du Détroit dépeuplé ressemble plutôt à une campagne pittoresque parsemée de street art. Rares sont les maisons abandonnées qui n'ont pas été brûlées ou déblayées. Hormis celles qui ont été transformées en champs horticoles ou en exploitations sylvicoles, la plupart des parcelles en friches sont entretenues et constitue désormais un tapis enherbé qui traverse les îlots et laisse parfois apercevoir un faisan.

Mais pour comprendre Détroit, comme tous les autres milieux humains en évolution, il faut commencer par sortir de ces clichés romantiques et pittoresques et dénaturaliser notre regard. Régulièrement tondues par les habitants encouragés par la mairie, ces surfaces vertes ne disent en effet plus rien de leur passé humain. Elles ne sont pas non plus retourné à l'état de nature. Ce sont des portions de sol neutralisé, réduites à l'existence minimum d'un biotope de pelouse, en attente d'un autre devenir.

## Résilience et résistance : le capital humain

Lorsque le tapis vert s'était suffisamment étendu, un condominium a parfois été construit, témoin d'une des nombreuses tentatives de relancer l'immobilier de la Motor City. Depuis quelques années, après un long déclin de près de 70 ans qui a culminé avec la faillite de 2013, la ville semble enfin redémarrer pour de bon. Les prix du foncier augmentent enfin, signe de la capacité de « résilience »<sup>2</sup> du système urbain. Comme la forêt qui aurait pu finir par reconquérir son territoire, dans un futur proche la ville pourrait bien retrouver sa forme antérieure. Seulement la ville n'est pas un simple écosystème végétatif qui combattrait inlassablement les aléas grâce à ses stratégies de reproduction.

La ruine et le renouveau de Détroit ne sont pas des phénomènes<sup>3</sup> naturels. Là-bas, les crises économiques et sociales qui ébranlent nos territoires européens

sont redoublées par une ségrégation raciale et sociale poussée à l'extrême. Pendant des décennies, la fuite de la population blanche de la ville vers la banlieue, couplée aux politiques de délocalisation de l'industrie, ont fait de Détroit la plus grande ville pauvre des États-Unis, mais également la plus grande ville noire des États-Unis, avec 80% des habitants Africains Américains. Privés de leur droit à la ville, et face à l'abandon des institutions et pouvoirs publics, les habitants ont dû miser sur le seul capital qui leur restait, le capital humain. Parfois aidés d'activistes humanistes, ils n'ont cessé de reconstituer des lieux d'ancrage pour faire subsister leurs communautés. La plupart des créations de « fermes » sont avant tout des actions qui vise à la sécurité alimentaire dans une ville où les stations services étaient devenus les seuls commerces. Ces exploitations vivrières sont rapidement devenues des lieux de rassemblement des communautés éclatées qui y partagent des moments de convivialité.

Sous le couvert unifiant d'un processus naturel, la résilience de Détroit regroupe en fait deux mécanismes socio-économiques interdépendants : le retour du marché – un afflux massif de capitaux extérieurs qui misent sur un foncier dont le prix ne peut qu'augmenter – et ces histoires de résistance individuelles et communautaires qui ont donné un autre visage à la ruine en faisant fructifier le capital humain.

## Trame vertes et clairières : le sol commun

C'est sans doute la prise en compte de ce capital social qui peut expliquer le relatif succès du dernier plan de renouveau, le « Detroit Strategic Framework Plan », mis en route en 2012. Après une série de plans volontaristes qui cherchaient en vain à retrouver l'image perdue de la grande ville, la mairie a décidé en 2010 de changer de méthode. Le processus collaboratif Detroit Future Cities a fait le pari de prendre acte de la réalité et de partir des initiatives des habitants et des communautés. Le Detroit Collaborative Design Center (DCDC) a coordonné deux ans d'enquête de terrain pour chercher des solutions qui ne se projettent plus dans le passé, mais construisent un futur en partant des parcelles vacantes comme potentiel.

Le principe du plan guide est d'adopter des stratégies de densification diversifiées, quitte à parfois dédensifier certains quartiers dépeuplés. L'enjeu étant notamment de mettre en place une meilleure gestion des réseaux publics défectueux lorsqu'il sont sous-utilisés, et de revaloriser le foncier dans les quartiers conservés. Le plan guide propose ainsi



**Clairière urbaine :**  
 Maquette du prototype urbain Detroit Cultivator, conçu autour de l'exploitation agricole de la Oakland Avenue urban Farm, à Détroit, Michigan. Le projet de renouveau urbain combine production agricole, activités culturelles, incubation d'entreprises, et gestion écologique pour construire un paysage néo-rural qui soit économiquement et écologiquement soutenable. (Source : Akoaki, architecture & design, Anya Sirota et Jean Louis Farges)



**Capital humain et sol commun :** Photographie des agriculteurs urbains de la Oakland Avenue urban Farm, à Détroit, Michigan. (Source : Akoaki, architecture & design, Anya Sirota et Jean Louis Farges)

une nouvelle morphologie à la ville dont l'immense nappe pavillonnaire est désormais traversée par de grandes « infrastructures vertes et bleues ». Ces incisions paysagères dans le tissu urbain rappellent les systèmes de parcs de Frederick Law Olmsted, à ceci près qu'elles ne sont plus basées sur la géographie physique et hydrologique mais sur la géographie socio-économique de la décroissance. Leur programmation est également différente, non seulement tournée vers la récréation mais aussi vers la production alimentaire, et la gestion des eaux de pluies. L'ensemble crée à grande échelle un nouvelle morphologie de ville-parc ou de ville-paysage dont le sol est partagé entre humain et nature.

Cependant, cette lecture paysagère a tendance à dissocier l'espace naturel de l'espace humain, alors que ceux-ci sont profondément interdépendants. Le concept, cette fois-ci trop prosaïque, de « trame verte » ou « d'infrastructure verte », réduit ces espaces à un fonctionnalisme écologique, bon pour la santé, et passe sous silence la complexité des lieux qui en forment les maillons. Il évoque le temps naturel des migrations reproductrices, et des cycles de l'eau ou de la biomasse, mais ne dit rien du temps humain qui habite et façonne ces espaces.

Les projets agricoles qui ponctuent les nouvelles trames vertes de Détroit suivent en effet des trajectoires très différentes, de l'exploitation sylvicole financée par un millionnaire philanthrope qui plante des arbres sur les parcelles en friches pour embellir les quartiers et récupère par la même occasion quasi gratuitement un immense capital foncier, au petit potager cultivé en squat par des habitants reconvertis en maraîchers, en passant par les néo-fermiers urbains, jeunes éduqués en quête d'un mode de vie alternatif attirés par l'esprit de Détroit, et jusqu'aux activistes qui militent pour l'autodétermination de la population afro-américaine et font de l'appropriation du sol abandonné un acte avant tout politique. Le projet Detroit Cultivator, alliance d'une ferme urbaine avec un studio de design est sans doute celui qui résonne le plus avec nos préoccupations européennes. Installé dans un quartier autrefois animé d'une intense scène musicale, le développement des nouvelles fonctions agricoles ne vient pas effacer le passé mais est pensé en lien avec un travail de réactivation de la mémoire du quartier, le tout combiné avec une politique foncière astucieuse qui protège de la gentrification ces nouveaux espaces communs grâce à un organisme foncier solidaire.

Dans tous les cas, ces lieux d'hospitalité créés par le travail humain dans une ville qui était devenu hostile sont bien plus que les simples maillons d'une trame

verte. On pourrait plutôt les décrire, pour reprendre la belle image proposée par le philosophe Henry Dicks. C'est dans ces espaces conquis sur la forêt que les premiers systèmes d'habitat sédentaires semblent être apparus, ménageant une place aux groupes humains dans l'ordre de la nature. Espaces de négociation avec les vivants mais aussi entre les humains dans l'ordre de la nature<sup>4</sup>. Ces agoras agricoles primitives nous offrent une image plus juste pour penser la ville-nature, non seulement comme un écosystème vivant mais comme une polis, un milieu habité en commun.

**David Malaud**

Architecte, docteur en architecture, pour l'association Learning from Detroit

1 Braungart M., McDonough W. (2009[2002]) — Cradle to cradle: Re making the way we make things. Vintage « Imaginer un bâtiment comme un arbre et une ville comme une forêt »

2 « La capacité d'un système vivant (écosystème, biome, population, biosphère) à retrouver les structures et les fonctions de son état de référence après une perturbation »

3 Flaminia Paddeu, « Faire face à la crise économique à Detroit : les pratiques alternatives au service d'une résilience urbaine ? », L'Information géographique 2012/4 (Vol. 76), p. 119-139.

4 Henry Dicks reprend le thème de la clairière en croisant les travaux de Giambattista Vico (1993[1725] — La science nouvelle. Gallimard), et de Martin Heidegger (1976 — La fin de la philosophie et la tâche de la pensée. Questions III et IV. Gallimard)

# Le tiers foncier, une ressource pour la régénération des centres anciens. L'exemple de la Cité Vauban à Briançon (05)

Marrion Serre et Gabriele Salvia

Ces réflexions ont été développées dans le cadre de la 1ère édition du programme de recherche POPSU-Territoires sur les petites villes.

La planification urbaine est communément définie comme une méthode consistant à prévoir l'occupation des sols et à définir les moyens pour y parvenir. En France, elle permet la division des sols en zones et parcelles affectées à des fonctions distinctes, notamment grâce à des outils de régulation foncière comme les Plans Locaux d'Urbanisme (PLU). Or, sur le terrain, l'observation montre que de nombreuses unités foncières échappent à ce mode d'urbanisation et constituent un ensemble de fragments d'espace au statut indéterminé : le tiers foncier. Le recours à la figure du tiers met en évidence des situations foncières d'entre-deux irrésolues : entre propriété publique et privée, entre maîtrise et permissivité, entre abandon et appropriation.

Ces situations, échappant à la ville normée, montrent bien que les modes de planification descendants ne sont plus à même de relever les défis sociaux, écologiques, économiques et architecturaux auxquels font face les territoires contemporains. C'est pourquoi, la 16ème session du concours EUROPAN « Villes vivantes » constitue une opportunité de remise en question des systèmes établis et de renouvellement des modes de production urbaine, à travers l'expérimentation d'autres formes de projection.

Pour alimenter ces réflexions, nous proposons ici d'explorer les potentialités du tiers foncier en tant qu'espace ressource, propice aux dynamiques de projet inclusives et régénératrices. Pour cela, nous nous appuyerons plus particulièrement sur l'exemple du tiers foncier dans les centres anciens en déclin, constituant un cadre de réflexion privilégié pour repenser la vivacité des villes.

## Le tiers foncier, une zone d'ombre de la planification ou une marge de manœuvre à investir ?

Depuis plusieurs années, les territoires ruraux subissent eux aussi les effets de la métropolisation. Comme l'a montré Henri Lefebvre dès les années 1968, un phénomène grandissant d'explosion/implosion est à l'œuvre et réduit les frontières entre l'urbain et le rural : les périphéries continuent à s'étendre, alors même que les centres anciens se dégradent et se dépeuplent.

La commune de Briançon (12.054 habitants), située dans les Hautes-Alpes, constitue un cas emblématique. Suite à la fin de l'activité militaire (2009), la municipalité a principalement réorienté son économie vers le tourisme et réorganisé sa structure urbaine vers de nouvelles aires tertiaires, commerciales et résidentielles. Parallèlement à ces dynamiques, le centre ancien -encerclé par les fortifications de Vauban (Patrimoine UNESCO)- a été marqué par deux processus antagonistes : la muséification et l'abandon.

Comme de nombreux sites historiques, la Cité Vauban est le support d'un processus de muséification qui d'un côté valorise ses qualités patrimoniales, mais de l'autre en modifie profondément les modes d'occupation. En effet, de plus en plus logements habités à l'année sont vendus à des résidents secondaires ou mis en location airbnb et les commerces de proximité cèdent progressivement la place aux activités saisonnières.

La muséification renforce également un arsenal de règles visant à la protection du patrimoine. Dans le cas de la Cité Vauban, le Plan de sauvegarde et de mise en valeur datant de 1987 offre peu de marges en matière d'expérimentation et d'adaptation des tissus aux modes d'habiter actuels. De plus, engager une restauration dans les règles peut considérablement augmenter le budget des travaux et empêcher les ménages d'adapter leur logement ou simplement de réparer les toitures ou les façades endommagées.

La muséification peut ainsi contribuer à la perte d'attractivité pour les populations résidentes à l'année

et renforcer un phénomène de déprise. Cependant, le processus d'abandon est aussi lié aux situations foncières particulières rencontrées dans les centres anciens, telles que : les indivisions et les successions irrésolues, les biens invendus, les copropriétés fragiles au sein desquelles la faiblesse des revenus des ménages bloque les travaux de rénovation, les biens sans maître suite au décès des propriétaires, les personnes âgées propriétaires d'immeubles mais qui n'en occupent qu'une petite partie, les bâtiments publics désaffectés.

Ces situations d'indétermination foncière pèsent sur l'attractivité, puisqu'elles véhiculent une image d'abandon et de dégradation du centre. Cependant, l'indétermination et les situations d'entre-deux qu'elle génère sont aussi une ressource en soi : elles offrent de véritables marges de manœuvre pour inventer et expérimenter de nouvelles programmations, de nouveaux modes de gouvernance, de nouvelles formes architecturales et, de fait, de nouveaux modes de production de l'urbain.

Vers d'autres formes de projection, inclusives et régénératrices.

Parallèlement aux processus de muséification et d'abandon décrits précédemment, le centre ancien de Briançon est aussi le support de quelques expériences de projet qui rendent compte du potentiel d'innovation qu'offre le tiers foncier. Parmi elles<sup>1</sup>, nous reviendrons plus particulièrement sur la reconversion de l'ancienne bibliothèque, actuellement vacante, en tiers lieu solidaire.

Ce projet est le fruit d'une série d'ateliers citoyens<sup>2</sup> où les habitants ont exprimé l'angoisse et le sentiment d'abandon généré par la délocalisation de la bibliothèque et plus généralement des services publics dans les nouvelles centralités de la ville. De manière complémentaire, ils ont fait ressortir le besoin de recréer des lieux de partage et de culture, tant pour les jeunes que pour les actifs et les personnes âgées. En réponse à cette demande, la municipalité a accepté de prolonger les réflexions pour la création d'un tiers lieu solidaire. Pensé comme un espace ressource de partage et d'apprentissage, ce tiers lieu rassemble une annexe de la médiathèque municipale, une ludothèque associative, une radio locale, un fablab et deux associations de sensibilisation et d'action autour du patrimoine et du réemploi<sup>3</sup>. Sur la base de ce partenariat, le tiers lieu a vocation à s'ouvrir à l'ensemble des acteurs du territoire pour proposer une pluralité d'activités<sup>4</sup>.



Ateliers citoyens, 70 participants, mai 2019



1



2



3



5



4

Résidence secondaire fermée en dehors des saisons (1)  
 Immeuble dégradé en vente depuis une dizaine d'année (2)  
 Immeuble en indivision, en situation de péril imminent (3)  
 Vue de l'ancienne bibliothèque (4)  
 Atelier de co-conception du projet de tiers lieu (bibliothèque)(5)

Le tiers foncier de la bibliothèque est ainsi devenu un support d'expérimentation pour une nouvelle programmation, elle aussi fondée sur la figure du tiers. Cette récurrence du « tiers » montre deux aspects des processus de renouvellement de la production urbaine : elle génère des situations d'entre-deux problématiques comme le tiers foncier et, pour y faire face, elle a besoin de réinventer ces situations d'entre-deux à partir de nouveaux modèles tels que le tiers lieu dans ce cas-ci. En effet, la grande force du concept de tiers lieu est de rendre possible des hybridations programmatiques (entre culture et travail par exemple), des modes de gouvernance alternatifs (entre secteur privé, associatif et public), des processus de conception inclusifs (entre approche descendante et ascendante), des usages diversifiés et mutualisés pour toucher le plus large public possible (ici habitants et touristes). Cette expérience de projet montre le besoin d'aller vers d'autres formes de projection, qui mobilisent les espaces d'entre-deux et proposent des modèles hybrides, des entre-deux inclusifs et régénérateurs. Comme le souligne Raphaël Besson dans cette plaquette, l'espace Tiers apparaît ainsi comme l'un des lieux stratégiques de la régénération des villes. Il va même plus loin, en soulignant le rôle central que jouent les « acteurs tiers » pour l'émergence de tels lieux, notamment pour assurer les fonctions d'intermédiation.

Dans ce projet, nous assurons ce rôle dans une figure émergente d'architecte-chercheur, elle aussi « tierce », à la croisée de la recherche et de la pratique professionnelle. Ces nouvelles professionnalités contribuent elles aussi à renouveler les modes de production urbaine, puisqu'elles proposent de nouvelles formes de projection qui peuvent, comme c'est le cas ici, croiser la conception du projet, la participation des usagers, la recherche de subventions et la définition des programmes et des modèles de gouvernance associés.

## Ouvertures : le tiers foncier, un champ d'action à explorer.

Si cette expérience rend compte des potentialités des situations d'entre-deux à mobiliser et à créer, elle laisse néanmoins en suspens de nombreuses questions concernant la régénération des centres anciens. Il reste notamment tout un champ à explorer pour mettre à l'épreuve :

• *Une capacité d'action sur la propriété privée. Comment se saisir des situations de vacance privées, comment accompagner les propriétaires dans la rénovation de leurs logements, quelles formes de gouvernance mettre en œuvre (coopératives, organismes fonciers solidaires, habitats partagés) ?*

• *Une capacité de transformation architecturale. Quels équilibres trouver entre la conservation du patrimoine et la création architecturale contemporaine pour adapter les tissus anciens aux modes d'habiter contemporains ?*

• *Une capacité de revalorisation des qualités environnementales et écologiques. De par leur architecture basée sur l'utilisation de matériaux locaux, la compacité des tissus, la proximité des habitations et des activités, ne pourraient-ils pas devenir les écoquartiers de demain ?*

Pour apporter des réponses à ces questions, le tiers foncier peut s'avérer une piste de projet féconde à explorer dans le cadre de cette 16<sup>ème</sup> édition du concours EUROSPAN pour le renouveau des modes de production urbaine et des formes de projection associées. Considéré comme une matière première à réinscrire dans un cycle de transformation, le tiers foncier pourrait ainsi contribuer à la régénération des usages et des modes d'habiter dans les centres anciens, mais aussi dans d'autres territoires traversant une période de déclin.

**Marion Serre et Gabriele Salvia**

Architectes, chercheurs au laboratoire Project[s] – ENSA-Marseille

Responsables scientifiques de la recherche-action menée à Briançon (POPSU-Territoires 1)

Fondateurs de l'atelier d'architecture, d'urbanisme et de recherche Tiers Lab

1 Un projet d'habitat partagé dans une ancienne infirmerie porté par un collectif d'habitants ; un projet de coliving pour les digital nomads dans l'ancien palais du gouverneur porté par un jeune couple ; un projet de revitalisation des commerces en facilitant l'installation d'artistes porté par la municipalité.

2 Ces ateliers citoyens ont été organisés dans le cadre d'une recherche action POPSU-Territoires (2019-2020).

3 Partenaires : médiathèque La Ruche, Ludothèque Au Coin du Jeu, Radio Fréquence Mistral, Association Club du Vieux Manoir, Centre Permanent d'Initiatives en Ecologie Haute Durance

4 Le projet est soutenu par le CGET (lauréat de l'AMI Tiers Lieux), la Banque des Territoires et la Fondation Orange.

E U R O P E A N C O N T R A C T



Lancement du concours  
Avril 2021

Annonce des résultats  
Décembre 2021

Modalités de participation  
[contact@europanfrance.org](mailto:contact@europanfrance.org)  
+33 (0)1 48 57 72 66

E U R O P A N  
FR

Europan France  
[www.euopanfrance.org](http://www.euopanfrance.org)



European Europe  
[www.euopan-europe.eu](http://www.euopan-europe.eu)